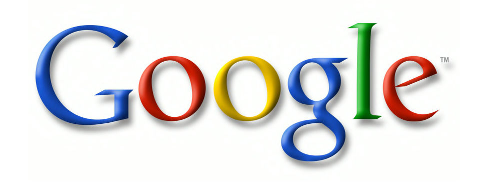
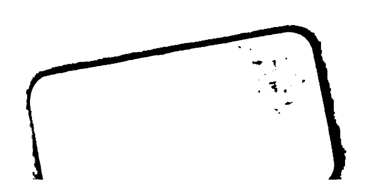
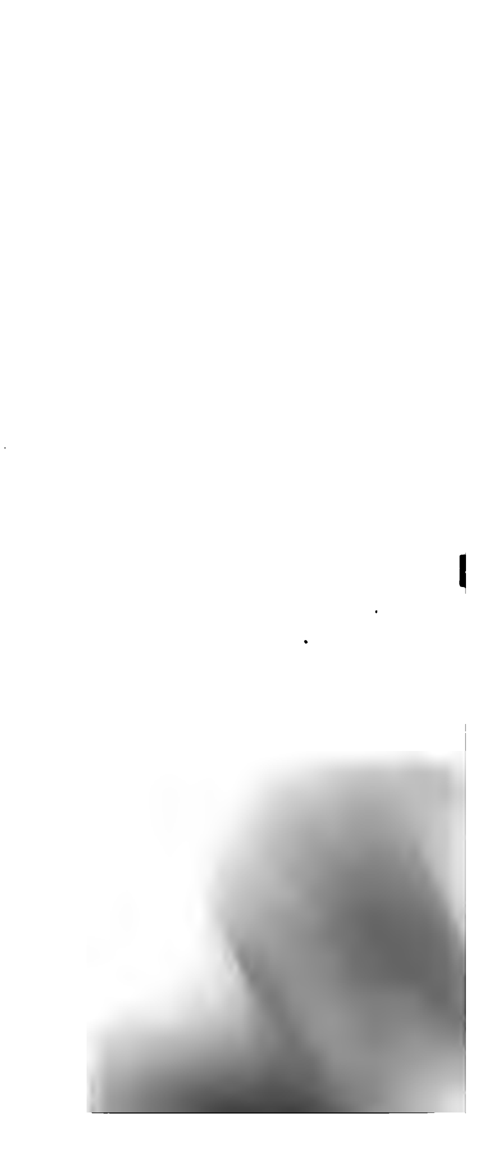



B54


SE TAIRE
FAIRE





A Mr. F. Denis
Souvenir d'amitié
de la part de l'auteur

ESSAI HISTORIQUE

SUR L'ILE DE CUBA

A L'ÉPOQUE DE LA DÉCOUVERTE

ET PENDANT

LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA COLONISATION,

SUIVI DE L'ANALYSE DE L'OUVRAGE

DE M. RAMON DE LA SAGRA,

PAR

S. BERTHELOT,

Membre de la Commission centrale de la Société de géographie.

Extrait du Bulletin de la Société de géographie.
(Juillet 1846.)

PARIS.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET,
RUE JACOB, 30.

1846.

ESSAI HISTORIQUE SUR L'ILE DE CUBA

A L'ÉPOQUE DE LA DÉCOUVERTE ET PENDANT LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA COLONISATION, SUIVI DE L'ANALYSE DE L'OUVRAGE DE M. RAMON DE LA SAGRA (1),

Par S. BERTHELOT,

Membre de la Commission centrale de la Société de géographie.

PREMIÈRE PARTIE

État du pays à l'époque de la découverte, documents et souvenirs historiques, détails sur les événements de la conquête, renseignements sur la race indienne, premier progrès de la colonisation.

C'est parmi les précieux documents des écrivains espagnols qui ont traité de ce qui est relatif à la découverte et à la conquête de l'Amérique que nous pui-

(1) *Histoire physique, politique et naturelle de l'île de Cuba.*

serons nos renseignements pour une esquisse historique de Cuba. Cette île réunissant la double circonstance d'avoir été une des premières, et sans contredit la plus importante de celles qui furent d'abord visitées par le plus célèbre des navigateurs, son histoire se trouve liée naturellement à celle d'un époque fameuse et rappelle les souvenirs des grandes gloires de l'Espagne. Christophe Colomb, Diego Velasquez, Barthélemy de Las Casas, Hernand Cortez, Bernal Diaz, Jean de la Cosa, Sébastian O'Campo ; tous ces noms ont retenti sur les plages de Cuba, tous ces illustres navigateurs, ces intrépides capitaines, ces hommes dévoués à la gloire et aux hasards des entreprises aventureuses, choisirent la reine des Antilles pour le quartier-général de leurs expéditions; car c'est à Cuba qu'ils semblaient tous s'être donné rendez-vous.

Lorsqu'on embrasse par la pensée ces annales des premiers temps de la découverte, l'histoire prend à chaque page un caractère merveilleux qui ferait presque douter de la réalité des faits, si la concordance des chroniques contemporaines et la naïve simplicité des narrateurs ne venaient les accréditer. — Vers la fin du XV[e] siècle, le génie de Colomb se révéla au monde comme un phare lumineux, et l'Amérique, ce continent jusqu'alors ignoré, se dévoila à ses yeux. Écoutons le récit de l'*amiral de la mer Océane*, titre glorieux et digne de l'homme qui l'a porté : « Le 18 octobre de l'an 1492, quelques jours après avoir visité les Lucayes, Colomb découvre l'île de Cuba, et aborde sur la côte du N.-E., au port de Nipe, à l'embouchure de la rivière qu'il nomme religieusement de *San Salvador*. Alors, à la vue de ces rivages nouveaux, tout

luxuriants d'une végétation inconnue, au parfum enivrant d'une nature vierge, à l'aspect de cette race d'hommes qui se prosternent à ses pieds, son imagination poétique s'exalte, et, les yeux remplis de larmes de joie et de reconnaissance, il rend grâces au Dieu protecteur qui a soutenu son espoir à travers l'immensité de l'Océan et couronné ses courageux efforts. » Jamais spectacle plus beau, dit la narration, ne s'était montré aux hommes. La rivière était bordée d'arbres verts, magnifiques et différents des nôtres, tous variés de fleurs et de fruits. On entendait le doux gazouillement d'une multitude d'oiseaux; d'innombrables palmiers, aux feuilles larges et ondulées, mais d'une autre espèce que ceux de Guinée et de notre Espagne, s'élevaient de toutes parts. L'amiral sauta dans la barque pour prendre terre. L'herbe aux alentours était aussi haute qu'en Andalousie au mois d'avril et de mai. Colomb fit avancer ses caravelles vers le haut de la rivière, et ce fut pour lui une joie nouvelle en voyant cette verdure si fraîche, ces masses de grands arbres, ces jolis oiseaux qui charmaient ses regards. « Rien n'est beau comme cette île, écrivait-il; ses côtes offrent une infinité d'excellents ports et de rivières profondes; la mer qui les entoure doit être toujours tranquille, puisque l'herbe des plages croît jusqu'au bord de l'eau. Une partie de l'île est couverte de collines de moyenne grandeur; dans l'autre partie dominent des montagnes hautes et abruptes comme celles de la Sicile. De fraîches brises embaument l'air toute la nuit, et l'on jouit dans cet heureux climat de la plus douce température...... » «Vos langues ne suffiront pas pour raconter, disait-il à ses compagnons, ni ma main pour écrire toutes les merveilles de ce

pays...... » « Je ne parlerai pas à Vos Altesses, écrivait-il à Ferdinand et à Isabelle, des immenses avantages qu'elles en retireront un jour ; une pareille contrée doit offrir bien des ressources. Je ne saurais m'arrêter dans tous les ports qui se présentent sur ma route, mais je veux les voir tous en passant pour pouvoir vous en faire la relation à mon retour. Ces Indiens ignorent notre langue, et je ne comprends pas la leur. Je crois bien entendre parfois quelque chose de ce qu'ils me disent, mais je m'aperçois bientôt que j'ai mal compris. Enfin je tâcherai de m'instruire, et j'irai acquérant petit à petit de nouvelles notions. Pour le moment, j'ose assurer qu'il n'existe pas sous le soleil un plus beau climat, une terre plus fertile, plus abondante en rivières aux eaux limpides et saines. Ce ne sont plus ces fleuves pestilentiels de la Guinée, et Dieu soit loué, car, parmi tous mes équipages, il n'y a pas jusqu'à ce jour un seul homme qui ait éprouvé une douleur de tête.... Toute la chrétienté se réjouira de cette découverte, et l'Espagne la première, puisque l'entière possession du pays lui est assurée.... »

Tout le récit de Colomb est empreint de cette noble et naïve simplicité de langage, et nous regrettons que les bornes de cet article ne puissent nous permettre de n'en présenter que quelques fragments.

Christophe Colomb donna le nom d'*Alpha* et d'*Omega* (le commencement et la fin) au cap Maisy de nos cartes. L'amiral, toujours dans la pensée que les terres qu'il venait de découvrir se rattachaient aux contrées asiatiques, voulut indiquer par la dénomination qu'il appliqua à la partie la plus orientale de l'île, l'extrémité de l'Asie. Ce fut sur une éminence, dépeuplée d'arbres, près du beau port de *Nuevitas del Prin-*

cipe, qu'il planta, dans l'enthousiasme de son succès, la croix du Christ pour témoigner aux yeux du monde de sa foi fervente et de sa prise de possession. Caonao, village indien situé à 9 milles environ du port de Nuevitas, reçut les émissaires de Colomb avec les présents qu'il envoyait au cacique de Camaguei, et qui lui avaient été remis par les rois catholiques. Trompé par la rapide prononciation des noms de lieux qu'indiquaient les indigènes dans un langage qu'il ignorait, l'amiral, toujours dans la persuasion qu'il venait d'aborder sur la côte de la Chine, s'imagina, d'après les descriptions de Marco-Polo, que le nom *Caonao* était une corruption de celui de *Cambalu* ou de Pékin, résidence du grand empereur du Cathay, comme il l'avait dit lui-même à Ferdinand et à Isabelle lorsqu'il soutenait avec tant d'assurance devant la cour ses opinions sur le problème géographique qu'il se proposait de résoudre. C'est ainsi qu'ayant pris d'abord l'île de Cuba pour la fameuse Cipango de Marco-Polo, et cette île grandissant encore à ses yeux à mesure qu'il en explorait la longue étendue de côtes, eelle cessa pour lui d'être une terre isolée. Revenant ensuite sur son premier jugement, tout ce littoral, qui se prolongeait au loin, apparut à ses yeux comme la *Chersonèse d'Or;* alors il ne vit plus que le Cathay, l'empire du grand kan, le pays des parfums et des pierres précieuses. Cette erreur, dont il fut bientôt désabusé, ne fut pas partagée, du reste, par tous les pilotes de son temps, puisque Jean de la Cosa, sur la carte manuscrite qu'il dressa au port de Sainte-Marie en 1500, au retour de son expédition avec Alonzo de Hojeda et Améric Vespuce, figurait Cuba comme une île. Toutefois, des doutes existaient encore à cet égard en 1508, et Barthélemy de

Las Casas, écrivant au commandant Ovendo, s'exprimait en ces termes : « *On ne sait pas encore si c'est une île ou bien la terre-ferme.* » Ce fut sans doute pour décider la question qu'Ovando chargea Sébastian de O'Campo d'en faire le tour.

L'île de Cuba a changé plusieurs fois de nom depuis sa découverte; Christophe Colomb la nomma d'abord l'île *Juana* en l'honneur du prince don Juan d'Espagne; le roi Ferdinand, par un caprice de souverain, voulut ensuite qu'elle s'appelât *Fernandina;* quelques historiens et cartographes l'ont désignée sous le nom d'*isla de Santiago* et d'*isla del Ave Maria;* mais sa dénomination indienne de *Cuba* a fini par prévaloir.

A la plupart des noms de lieux de l'île de Cuba, villes ou villages, rivières, golfes ou caps, se rattachent des souvenirs historiques. L'entrée de la rivière de *Jatibonico* nous rappelle l'endroit où Colomb fit dire la première messe lors de son second voyage. Les Jardins de la Reine ou *Jardinillos* sont, comme on sait, des récifs à fleur d'eau qui barrent une partie de la côte méridionale de Cuba : Colomb leur imposa ce nom au mois de mai 1494, quand il eut à lutter pendant cinquante-huit jours contre les courants et les vents contraires, entre l'île de Pinos et le cap de Cruz. Il a dépeint lui-même ces îlots lorsque ses caravelles louvoyaient dans la passe de San Christoval au milieu de ces bosquets maritimes, et que cette belle verdure, sortant de l'onde toute couverte de fleurs, lui inspirait les plus sublimes pensées. Ce fut sur ces mêmes basfonds des Jardinillos qu'échoua, en 1518, *la Nave Capitana*, que montait Hernan Cortez en partant de Cuba pour envahir le Mexique. Un an plus tard, il rassem-

blait toute sa flottille vis-à-vis l'île de Pinos, dans l'endroit qui porte toujours le nom d'*Ensenada de Cortez* (anse de Cortez). C'est de cette plage solitaire que, pour se soustraire aux embûches de l'ambitieux Velasquez, jaloux de la gloire qu'il allait acquérir, il s'élança avec audace à la conquête de l'empire de Montezuma.

Le Caye O'Campo est le petit îlot du port de Jagua où Diego Velasquez rassembla ses lieutenants pour tenir conseil sur la répartition du territoire conquis et sur les juridictions à établir dans l'île. — Le cap Saint-Antoine, appliqué à l'extrémité occidentale de Cuba, ou mieux cap *San Anton*, comme on le trouve écrit dans les vieilles chroniques, fut un hommage rendu à la mémoire du fameux pilote Anton de Alaminos, qui guidait l'expédition d'Hernandez de Cardoba en 1517, bien que cette gloire dût être acquise à Sébastien de O'Campo qui, neuf ans auparavant, avait le premier dépassé le cap. Le port de *Carenas* est celui où ce même navigateur fit *caréner* ses vaisseaux en 1508. Ce fut aussi au port de Carenas que s'organisa la première et désastreuse expédition du Yucatan, commandée par Hernandez de Cordoba, et à laquelle s'associa Bernal Diaz del Castillo. Ce fut dans ce même port que le chef de cette malheureuse entreprise expira des suites de ses blessures, dix jours après son retour. Au port de Carenas se réunit encore, en 1518, l'expédition de Jean de Grijalva, qui fut plus heureux que son devancier.

A l'époque de la découverte, Cuba était divisée en 29 provinces, dont 5 à l'occident, Guanahacabibes, Guaniguanico, Marien, Habana, et Hanabana; 7 au centre, Sabaneque, Cubanacan, Jagua, Gua-

muhaya, Magon, Ornofay et Camaguei; 17 à l'orient, Cayaguayo, Guymaros, Cueiba, Boyuca, Guacanayabo, Macaca, Bayamo, Maniabon, Maguanos, Maiye, Guaymaya, Bani, Barajagua, Bayaquitiri, Sagua, Baracoa et Maisy. Toutes ces provinces avaient un village principal, chef-lieu de résidence du cacique; on considérait comme la capitale celui de l'île de Cuba, dans la province de Cubanacan, riche en mines d'or. La plupart de ces villages indiens n'avaient pas une grande étendue, mais ils étaient très nombreux. Las Casas et Bernal Diaz en citent plusieurs, entre autres celui de *Chipiona*, qui a conservé son ancien nom; celui de *Carahate*, bâti sur pilotis, et occupé par une population de pêcheurs; *Yaguaramas*, où Las Casas exerça les fonctions de curé; *Manicanao*, où Hernan Cortez obtint une commanderie (*encomienda*); *Guanabacoa*, un des plus considérables et des plus populeux; enfin *Caonao*, *Canareo* et *Iguani*, dont nous aurons occasion de parler.

D'après les renseignements consignés dans le journal de Colomb, les anciens habitants de l'île de Cuba se livraient à l'agriculture et à la pêche; ils cultivaient le manioc (*yuca*), le bananier, le maïs, la patate douce et diverses plantes alimentaires de la famille des légumineuses et des cucurbitacées. Ils mangeaient rarement la chair des animaux, si ce n'est celle de l'iguana et de quelques autres reptiles; leur principale nourriture consistait en pain de cassave, en maïs rôti, en fruits et en légumes. Ils ignoraient les exigences de l'habillement et le luxe de la parure: seulement, quelques chefs portaient pour ornement des touffes de plumes sur la tête, et les femmes mariées des espèces de hauts-de-chausses en toile de coton. Leurs armes consistaient en javelots dont la pointe était durcie au feu. L'amiral,

dans sa relation, dépeint les Indiens de Cuba de la manière suivante : « Ils ne sont ni noirs ni bruns, mais » de la couleur des Canariens, et les femmes plus blan- » ches encore ; bien faits de corps et de jambes, peu » ventrus, la physionomie agréable, le front et le visage » larges, les yeux grands et beaux, les cheveux lisses, » longs et forts. Ils se peignent la figure et le corps de » différentes couleurs. » Il en vit qui portaient de petites plaques d'or suspendues aux narines, et d'autres avec des colliers de grains. Ils savaient filer le coton pour tisser les étoffes ; ils fabriquaient des ouvrages de vannerie, des hamacs qu'ils ornaient avec des plumes et des coquillages, des poteries, des engins de pêche et des ustensiles à leur usage. Leurs maisons étaient propres, spacieuses et commodes, disposées en forme de ruche, avec deux portes, et couvertes de palmes. Colomb parle de petites statuettes avec figures de femme et de masques fort bien travaillés, qu'il trouva dans une habitation abandonnée ; ce qui supposerait chez ce peuple certaines connaissances d'art assez avancées. Ils excellaient surtout dans la construction des pirogues, et en possédaient d'assez grandes pour contenir 150 hommes. Ces pirogues étaient, en général, très ornées, et firent plusieurs fois l'admiration de l'amiral, qui en cite de 95 palmes de long, et d'autres en forme de fustes ou petites galères à dix-huit bancs. Les Indiens les manœuvraient à la pagaye avec beaucoup de dextérité, et les tiraient à terre pour les remiser sous des hangars ou calles couvertes de feuilles de palmiers. Le chien, ce compagnon fidèle de l'homme, et qui le suit partout où il s'établit, est désigné par Colomb comme un des animaux familiers qu'il trouva à son arrivée dans l'île ; mais il est question, en

outre, d'oies domestiques et de diverses autres sortes d'oiseaux apprivoisés qu'on élevait dans les maisons comme nous avons coutume de le faire dans nos basses-cours. Ce peuple, quoique retenu dans les limites de son île par la crainte que lui inspiraient les Caraïbes, ses voisins et ses ennemis, n'était pas cependant sans relations avec la terre ferme : les Indiens du Yucatan fréquentaient la côte méridionale de Cuba, et venaient échanger de la cire et d'autres objets. Les mœurs que Colomb observa chez les habitants de Cuba, et le peu que l'on connaît de leur langage, dénotent une origine commune avec une des grandes races du continent américain. Voici quelques fragments de la relation que l'amiral adressa à don Raphaël Sanchez, trésorier des rois catholiques. « Les armes offensives, celles de fer surtout, s'ils » connaissaient ce métal, leur seraient inutiles, et » ils ne sauraient s'en servir, car ils sont en général » d'un naturel trop timide. C'est à peine s'ils savent » se défendre avec les longs bâtons ou javelots dont ils » font usage. Quand deux ou trois de mes gens se » présentaient devant leurs villages, ils sortaient en » troupes nombreuses et désordonnées ; mais dès que » les nôtres s'avançaient vers eux, toute cette cohue » prenait la fuite, le père abandonnant ses enfants, et » les enfants s'inquiétant peu de leur père. La peur et » la faiblesse forment l'essence de leur caractère. » Toutefois, lorsque rien ne les effraie, on apprécie » leur simplicité et leur douceur. Ils sont tous gens de » bonne foi et très généreux, car ils donnent tout ce » qu'ils possèdent : demandez-leur, ils ne vous refuseront rien et iront même au-devant de vos désirs. » Ils ne sont pas idolâtres, et croient au contraire

» avec foi que le ciel est la source de toute force, » de toute puissance et de tout bien. C'est du ciel que » je suis descendu, selon eux, pour aborder sur leurs » plages. Leur intelligence est loin d'être bornée; ils » m'ont paru même doués d'une grande perspicacité » et d'un esprit observateur. Aussi m'ont-ils fourni des » renseignements très circonstanciés sur tout ce qu'ils » ont vu dans leurs voyages, car ils traversent souvent » avec leurs grandes pirogues les bras de mer qui sé- » parent tous ces groupes d'innombrables îles et tra- » fiquent entre eux. Les caractères de leur physionomie » présentent, dans tout ce vaste archipel, le même type; » ce sont partout les mêmes coutumes, le même lan- » gage..... Leurs chefs, princes ou rois, peuvent avoir » jusqu'à vingt femmes, mais j'ai cru m'apercevoir que » les sujets n'en avaient qu'une seule. Les femmes tra- » vaillent autant que les hommes..... Je n'ai jamais vu » parmi eux des gens cruels et sanguinaires; ils sont » tous en général très avenants et pleins de bonté... »
Ce fut en traversant le grand golfe de Batabano, sur cette mer parsemée de cayes et de bas-fonds, que l'amiral put juger de l'habileté des Indiens de la côte méridionale de l'île dans l'art de la pêche. Une multitude de pirogues sillonnaient les eaux tranquilles de ce vaste bassin, et les hommes qui les montaient se livraient à la pêche des tortues. Les indigènes de Cuba se servaient, à cet effet, d'un petit poisson du genre des *echeneis* assez semblable au remora, et qu'ils appelaient *guaican*. Une longue corde était attachée à la queue du poisson pêcheur, qui, au moyen du disque aplati, garni de suçoirs, qu'il porte sur la tête, se fixait sous le ventre des tortues qu'on rencontre encore si fréquemment dans les passes des Jardinillos. « Le guai-

» can, écrivait l'amiral, se laisserait plutôt mettre en » pièces que de lâcher involontairement le corps au- » quel il adhère, et par la même corde les Indiens re- » tiraient le poisson pêcheur et la tortue. »

Tel était à peu près l'état de civilisation de l'île de Cuba lorsque Christophe Colomb en fit la découverte, et que Velasquez entreprit de la soumettre à la domination espagnole. D'après la relation de Barthélemy de Las Casas, témoin oculaire de cette conquête, l'amiral don Diego Colomb, fils de l'illustre découvreur et gouverneur de l'Espagnola (Haïti), ayant résolu de coloniser l'île de Cuba, fit choix pour cette entreprise du capitaine Diego Velasquez. Celui-ci partit, vers la fin de novembre 1511, du port de Salvatierra de la Sabane, avec quatre caravelles et 300 hommes. Il opéra son débarquement par le port de Palmas de la province de Maisy, où s'était établi le cacique Hatuey, fugitif d'Haïti. Hatuey essaya d'abord de résister à l'invasion; mais ayant été tué dans un combat, Velasquez resta maître du pays, qui fut pacifié au bout de deux mois. Les populations des districts conquis furent réparties entre les nouveaux colons, comme on avait commencé de le faire dans l'île voisine, et le 15 août 1512, la ville de *la Ascuncion*, première colonie espagnole de Cuba, fut fondée dans la province de Baracoa, sur l'emplacement du village indien du même nom. Tandis qu'on travaillait à la construction de la nouvelle cité, Velasquez envoyait un de ses lieutenants avec 30 hommes dans la province de Bayamo, où s'étaient retranchés les Indiens fugitifs de Maisy, qui, battus de nouveau, se retirèrent dans la province de Camaguei, à 63 lieues de Bayamo. Un détachement de 100 hommes, envoyés par Velasquez, envahit aussi-

tôt ce territoire, et Las Casas fit partie de l'expédition. Les Espagnols battirent encore une fois les Indiens à Caonao, et les populations, frappées de terreur, abandonnèrent leurs villages pour aller chercher un refuge dans les îlots ou cayes des Jardinillos; mais les mesures humaines et conciliatrices de Las Casas les engagèrent bientôt à retourner dans leurs foyers. L'expédition se dirigea de là vers le nord, sur la province de Habana, tantôt par la voie de terre, tantôt par la voie de mer, en côtoyant les rivages de l'île dans des pirogues indiennes. Après la soumission des Habanais et l'envahissement successif de plusieurs autres points du littoral et de l'intérieur, le gouverneur Velasquez, qui était venu activer les opérations, partit pour aller établir son quartier-général dans la partie méridionale de l'île, au port de Jagua, où il convoqua ses lieutenants en conseil, et ordonna la fondation des villes suivantes :

Trinidad, qui fut située à 10 lieues environ à l'orient du port de Jagua;

Santo Espiritu, presque au centre de Cuba, entre les deux côtes;

San Salvador, dans la province de Bayamo;

Santiago, qui devint plus tard la capitale, et *Santa Maria de Puerto-Principe*, près du port de Nuevitas.

Ces cinq établissements, avec celui de *Baracoa*, qui les avait précédés, et celui de *Carenas* (depuis port de la Havane), furent les sept villes, *las siete ciudades*, fondées par Velasquez.

Las Casas et son ami Fray Pedro de la Renteria, moine biscayen, se fixèrent dans le village indien de Canareo, situé près du port de Jagua. Les indigènes furent répartis par juridictions et commanderies, d'a-

2

près les nouvelles divisions territoriales, et le *conquistador* envoya son lieutenant Narvaez vers l'extrémité occidentale de l'île, pour terminer la campagne par la soumission de la province de Guaniguanico.

La ville de *la Ascuncion*, comme chef-lieu et résidence du gouverneur, fut la capitale de Cuba jusqu'en 1522, deux ans avant la mort de Velasquez, que *Santiago* obtint la suprématie. La fondation de *la Ascuncion* fut suivie de celle de *Santo Espiritu* et de *San Salvador* (en 1513 et 1514). Un an après, les commissaires royaux, *procuradores* des rois catholiques, établis dans cette dernière ville, expédiaient déjà à la cour d'Espagne 10,000 pesos d'or fin et 2,437 d'or bas. — La fondation de *Santiago* date de la même époque, et celle de la *Trinidad* la précéda d'une année. La ville de *Santa Maria de Puerto-Principe*, dont Velasquez avait d'abord commencé la construction en 1515, près du port de Nuevitas, fut bientôt abandonnée, à cause des attaques réitérées de plusieurs tribus indiennes restées indépendantes et de la multitude d'insectes qui fourmillaient sur son territoire et en rendaient le séjour insupportable aux colons. L'emplacement de l'ancien village de Caonao lui fut préféré pendant quelque temps; mais vers la fin de 1516 on opéra sa translation à Camaguei, chef-lieu de la province du même nom, situé presque au centre de l'île. Toutefois, en 1534, cette ville, dont la position avait changé trois fois, et qu'on désigne encore aujourd'hui sous le nom de *Puerto-Principe*, bien qu'elle soit éloignée de plus de 14 lieues de la mer, ne réunissait pas encore vingt familles espagnoles.

En général, les cités de Velasquez ne se peuplèrent que lentement. Les colons, partis d'Espagne, ne se

fixaient que peu de temps à Cuba : arrivés dans l'espoir de faire une fortune rapide, cette île, déjà conquise, et dont les meilleurs terrains venaient d'être répartis, ne pouvait satisfaire leur ambition, et, séduits par les succès obtenus dans les contrées continentales du Nouveau-Monde, ils abandonnaient Cuba pour aller augmenter le nombre des aventuriers. Ainsi la ville de Santiago, où l'on avait d'abord rassemblé deux cents familles pour commencer sa fondation, n'en comptait plus que quatre-vingts en 1549, par les nombreuses émigations au Mexique et au Pérou. En 1534, vingt-cinq familles formaient toute la population de Santo Espiritu. L'île de Cuba était devenue l'entrepôt de la côte ferme d'Amérique ; elle lui fournissait ses colons, et lui expédiait une partie des chevaux et des mulets qu'on élevait dans la province de Bayamo.

La fondation de *San Christoval de la Habana* eut lieu en1515. Les premières constructions commencèrent le jour de Saint-Christophe pour honorer la mémoire de Colomb. Cette ville prit d'abord naissance sur la côte méridionale de Cuba, dans le district de Guines, et fut transférée quatre ans après au port de Carenas, sur la côte opposée. D'autres villes s'élevèrent ensuite dans différentes parties de l'île, et rivalisèrent avec les sept cités du conquérant. Nous citerons Matanzas, située dans le fond de la baie de San Carlos, et dont le nom rappelle le massacre d'une troupe d'Espagnols qui, à l'époque de la conquête, traversaient d'un bord à l'autre de la baie dans des pirogues indiennes, et périrent victimes de la vengeance des indigènes, à la nouvelle des succès de Caonao. Il paraît qu'on désigna d'abord sous le nom de *Matanzas* le village indien sur les ruines duquel on construisit, en 1690, la ville

moderne. Les trente familles canariennes, qui formèrent le premier noyau de sa population, reçurent chacune 50 piastres pour frais d'installation, et furent libérées de toute charge et tribut pendant vingt ans.

L'île de Cuba avait dû paraître très peuplée à Christophe Colomb à la vue de ces grands rassemblements que l'apparition de ses vaisseaux faisait naître sur plusieurs points de la côte. Quelques historiens ont avancé qu'à l'époque de sa découverte, Cuba contenait un million d'habitants, et que ce nombre (sans doute très exagéré s'il faut en croire Fray Luis Bertran, qui ne l'estimait qu'à 200,000 âmes) se trouvait réduit à 14,000 en 1517. Gomara assure que, trente-six ans après, il n'existait plus dans l'île un seul individu de race indigène. Toutefois les assertions de Fray Luis et de Gomara ne sont guère admissibles en présence des renseignement fournis par Las Casas, contemporain de la conquête et témoin des événements qui se passèrent à cette époque. Cet historien évaluait à 200,000 âmes la population de la seule province de Baracoa. Les intéressantes recherches faites récemment dans les archives des municipalités de Cuba, par don José Maria de la Torre, prouvent qu'en 1530, l'Indien Guama, à la tête d'un parti d'indigènes, résistait encore aux Espagnols, répandant la terreur dans les environs de Santiago et forçant les autorités de cette ville à demander du secours en Espagne. Il résulte en outre des mêmes recherches qu'en 1533, le village indien de Guanabacoa se composait de 300 hommes en état de porter les armes, sans compter les vieillards, les femmes et les enfants. Valdes, dans son histoire de Cuba, affirme qu'il y avait encore à cette époque beaucoup d'Indiens *insoumis* dans les environs de ce

village, et qu'un moine franciscain fut chargé de les doctriner.

L'administration stupide et brutale d'un gouvernement tyrannique, les pénibles travaux auxquels fut assujettie une nation digne d'un meilleur sort, le fléau de la petite-vérole et ces suicides si fréquents, et qu'on est presque forcé d'excuser chez un peuple réduit au désespoir, accélérèrent sa décadence. Les Indiens, innocents et faibles, ne pouvaient lutter longtemps contre le despotisme barbare qui les livrait au caprice et à la rapacité des *encomendadores* (chefs de commanderies). Ces tristes causes de la rapide diminution de la race indigène eurent bien plus d'influence que la guerre; car les populations de Cuba se montrèrent en général fort peu hostiles, et la seule résistance sérieuse qu'opposèrent les peuplades de la partie orientale de l'île ne fut pas de longue durée. Il est juste de convenir cependant que sous les deux premiers gouverneurs Diego Velasquez et Pedro de Barba, les conquérants furent moins tyranniques; mais à l'arrivée de Diego de Soto, en 1538, l'oppression des Indiens commença, et ceux qui échappèrent aux mauvais traitements et aux vexations de tout genre, se sauvèrent, dit-on, aux Florides dans leurs grandes pirogues, croyant, d'après d'anciennes traditions, retourner aux pays de leurs ancêtres.

Quoi qu'il en soit, il est certain que l'influence dominatrice des conquérants ne fut pas avantageuse à la race indigène, dont la disparition du sol cubanéen est un des faits les plus déplorables de son histoire. Ce triste résultat est peu honorable pour les hommes qui foulèrent aux pieds les droits sacrés de l'humanité, et méconnurent les éléments de prospérité qu'aurait pu

leur offrir la population indienne dans l'intérêt de la colonisation et de l'avenir du pays. Telle est aussi l'opinion du savant espagnol qui a su le mieux apprécier la situation de cette belle île de Cuba dans un ouvrage remarquable, écrit avec autant de conscience que de talent. « Quoiqu'un bon système de colonisation et de » civilisation, dit M. Ramon de la Sagra, eût pu tirer » un parti avantageux de la race indigène, l'histoire et » les documents inédits, que nous avons consultés, ne » nous ont offert que le témoignage de sa diminution » progressive et de sa rapide décadence. Nos anciens » historiens diffèrent sur le nombre d'habitants que » possédait l'île de Cuba au temps de la conquête. » On voit dans leurs récits, quoique d'une manière » extrêmement vague, que la population indigène » pouvait alors s'élever de 200,000 à 300,000 âmes. » Les anciens documents, comme nous l'avons déjà observé, ne jettent donc qu'un jour douteux sur ce point obscur de l'histoire de Cuba, et M. Ramon de la Sagra pense que la diversité de mœurs et d'habitudes qu'on voulut violemment introduire chez le peuple indien, les rudes corvées qu'on lui imposa, ne le décimèrent pas moins que la peste et les épidémies. A la répartition vicieuse des indigènes de Cuba entre les premiers colons, malgré les intentions philanthropiques et chrétiennes du gouvernement suprême, vint s'unir, pour accélérer la ruine de tout un peuple, l'intérêt individuel qui, secondé par la faveur ou la faiblesse des chefs, éludait toutes les mesures, abusait de toutes les lois. Les *encomendadores*, non contents de soumettre à leur joug les pacifiques habitants de Cuba, allèrent chercher d'autres victimes dans les contrées voisines, et osèrent réclamer l'approbation du monarque. Les documents que

M. de la Sagra cite à la fin de son ouvrage démontrent que la population indigène éprouva des pertes considérables dans les premières années qui suivirent la découverte ; mais il a peine à croire que cette diminution ait été aussi énorme qu'elle résulterait du nombre de 300,000 habitants, admis comme certain au commencement de la colonisation, si les Indiens qui existaient vingt ans après ne s'élevaient qu'à 4 ou 5,000, comme l'écrivait le licencié Vadillo à l'impératrice par sa lettre datée de Santiago de Cuba, le 1er mai 1532. Les officiers royaux confirmaient cette assertion dans une lettre adressée à la même princesse, alors que la population blanche n'excédait pas 500 âmes. « Il nous répugne à croire, s'écrie M. de » la Sagra, que l'avarice de ce petit nombre en ait pu » venir au point de sacrifier en vingt ans près de » 300,000 indigènes, 200,000 au moins, en accordant » le tiers de cette population à l'affreuse mortalité qui » la frappa dans l'épidémie de 1531. Nous pensons, » au contraire, que le nombre des premiers habitants » de Cuba n'était pas aussi considérable que le pré» tendent les historiens. »

Ces réflexions de M. de la Sagra méritent sans doute d'être prises en considération ; mais s'il est vrai qu'à l'arrivée de Diego de Soto, en 1538, le nombre des indigènes, qui avaient survécu à tant de vicissitudes, se trouvait tellement réduit qu'on put tous les réunir, seize ans après, dans le village de Guanabacoa, doit-on admettre, sans plus d'examen, qu'un demi-siècle après la conquête, il ne restait de ce peuple anéanti que le souvenir de ses malheurs ? La rapide diminution de l'ancienne population est un fait incontestable, mais son anéantissement total nous semble impossible. Ne

s'était-on pas persuadé, sur la foi de certains écrivains, que les Guanches des îles Canaries avaient été victimes de la barbarie des conquérants, et les documents les plus authentiques ne sont-ils pas venus ensuite démentir cette erreur (1)? Pour barbares qu'ils se soient montrés, les conquérants n'ont jamais fondé leur puissance sur l'extermination de tout un peuple. L'histoire ne cite rien de semblable, et à Cuba, comme ailleurs, les nouveaux maîtres restèrent longtemps en trop grande infériorité de nombre pour remplacer si vite l'ancienne population. Là aussi la loi du vainqueur ne fut pas impitoyable, et ce qui se passa aux Canaries dut se renouveler à Cuba; car on remarque une grande analogie dans les actes de cette époque où l'on vit figurer une foule d'aventuriers qui avaient pris part à la conquête des Fortunées. Parmi les chefs qui commandèrent en Amérique, il en est plusieurs qui étaient partis de Ténériffe ou de Canaria; des indigènes de ces îles furent enrôlés sous leurs bannières, et les conquérants de Cuba durent employer les mêmes moyens, suivre la même politique, pour arriver aux mêmes résultats. L'histoire nous dit, en effet, que les naturels de cette île marchèrent sous la conduite des capitaines espagnols dans l'invasion successive des contrées de l'Amérique continentale, comme les Maroreros de Fortaventure et les indigènes de Canaria l'avaient fait pour la conquête de Ténériffe et de la Palma. Le grand nombre d'Indiens de Cuba qu'on employa dans les expéditions à la Côte-Ferme et à la Nouvelle-Espagne, de 1517 à 1520, ensuite dans celle

(1) Voyez sur ce sujet notre *Histoire naturelle des îles Canaries*. Ethnographie, t. I p. 96 et 260.

qu'on dirigea sur le Pérou, dut contribuer à la rapide décadence de la population indigène, mais ne put occasionner sa perte totale; car les femmes restèrent dans le pays, et ne furent pas plus dédaignées par les conquérants de Cuba que les femmes guanches ne l'avaient été par ceux des Canaries. Un document curieux, d'une très grande importance dans cette question, est venu heureusement confirmer par des faits notre première induction.

On trouve dans les Lettres des hommes illustres de Séville (*Cartas de varones de Sevilla*), écrites de 1551 à 1556, un rapport adressé à la cour par don Fray Diego Sarmiento, évêque de Cuba, et dans lequel ce prélat s'exprime en ces termes :

« *Les Indiens diminuent et disparaissent sans se pro-* » *pager, parce que les Espagnols et les métis, manquant* » *de femmes, se marient avec les Indiennes, et l'Indien* » *qui, aujourd'hui, peut s'en procurer une de quatre-* » *vingts ans est encore fort heureux. Je crois que pour* » *conserver et restaurer la population de cette île, il con-* » *viendrait de faire venir des Indiennes de la Floride,* » *afin de les unir avec les Indiens de ce pays....* » Ainsi, il reste prouvé par ce document que les soldats de Velasquez, qui furent les premiers colons de Cuba, s'allièrent à des femmes du pays comme cela avait eu lieu aux Canaries entre les conquérants et les femmes indigènes. Mais il y a plus : quarante-cinq ans après l'établissement de la domination espagnole dans l'île de Cuba, les Indiennes étaient encore très recherchées, et un prélat proposait au roi d'Espagne les mesures nécessaires pour conserver cette race qui pouvait s'éteindre, si on ne la laissait pas se renouveler par la propagation. D'autre part, les renseignements recueillis

par de La Torre révèlent l'existence d'individus de race indigène dans les environs d'Iguani, en 1701, et nous apprennent que, même dans ces derniers temps, plusieurs habitants de ce village, qui se prétendent issus de l'ancienne race, étaient en instance, près de l'audience royale de Santiago de Cuba, pour réclamer contre la violation des privilèges concédés à leur caste. On peut donc admettre, avec de grandes probabilités, que les caractères distinctifs de la race indienne ont dû se reproduire par les alliances contractées entre les premiers colons espagnols et les indigènes de Cuba. Ces caractères, qui se montrent parfois altérés et fondus dans le mélange de deux races, peuvent tout-à-coup, par un de ces retours inexplicables de la nature, reparaître avec tous les signes de leur origine dans certains individus. « Les principaux caractères physiques » d'un peuple peuvent donc se conserver à travers une » longue suite de siècles, malgré le mélange des races » et le progrès de la civilisation, et nous devons nous » attendre à retrouver chez les nations modernes, à » quelques nuances près et dans une proportion plus » ou moins grande, les traits qui les distinguent à l'é» poque que l'histoire nous apprend à les connaî» tre (1). » Ces principes de la science ethnologique,

« (1) Si l'accession de nouveaux peuples multiplie les types, elle » ne les confond pas; leur nombre s'accroît, et par ceux que ces » peuples apportent, et par ceux qu'ils créent en se mêlant, mais ils » laissent subsister les anciens, toutefois en les restreignant à raison » de l'extension que prennent les races intermédiaires. Ainsi, les types » primitifs et ceux de nouvelle formation subsistent ensemble sans » s'exclure chez les peuples plus ou moins civilisés. Le croisement pro» duit tantôt la fusion, tantôt la séparation des types. » E. Edwards : *Des caractères physiologiques des races humaines, considérées dans leurs rapports avec l'histoire.*

formulés par feu E. Edwards, dans un écrit remarquable, doivent trouver encore aujourd'hui leur application parmi les populations de l'île de Cuba.

Les premiers colons de Cuba s'adonnèrent tous à l'exploitation des mines. L'or avait excité la cupidité des conquérants dès leur arrivée dans le Nouveau-Monde; ils avaient vu les Indiens porter des plaques de ce précieux métal comme objets d'ornement, ils le trouvèrent disséminé sur les rochers et répandu en sable brillant sur les rives des fleuves; Christophe Colomb en parle fréquemment, et les historiens contemporains se sont bien plus attachés à détailler prolixement les différentes découvertes de cet or si envié, qu'à décrire les événements plus importants de l'histoire. Diego Velasquez, dans une lettre qu'il adressait à la cour en 1514, faisant mention de sa tournée dans l'île de Cuba, dit avoir examiné des échantillons d'or qu'on tirait de la province de Guamahaya, et qu'il en avait aussi obtenu de celui que les Indiens rencontraient dans certaines rivières, particulièrement dans le voisinage du port de Jagua.

D'après les notes extraites d'anciens manuscrits et les documents inédits de Jean-Baptiste Muños, que M. de la Sagra mentionne dans l'appendice de son ouvrage, la fonte de l'or de Cuba et les envois en Espagne depuis 1515 jusqu'en 1534, forment un total de 260,000 pesos d'or; mais comme tous les bordereaux n'ont pas été conservés, ce chiffre ne représente que le minimum des remises. Les mines de cuivre furent aussi exploitées par les premiers colons. On lit dans une lettre adressée à Charles-Quint en 1530, par Gonzalo de Gusman, un passage ainsi conçu : « Pour ce qui con-
» cerne les montagnes du cuivre (*la Sierra del Cobre*),

» il faudrait nous envoyer des maîtres ouvriers, avec » tous les ustensiles nécessaires et en usage dans les » mines d'Allemagne, et autoriser l'exploitation en » payant la dîme à Votre Majesté. » En mai 1532, les employés du roi écrivaient encore, attendant toujours le maître ouvrier avec les soufflets de forge et les instruments pour l'exploitation du cuivre, « *car tous les* » *colons*, disaient-ils, *désiraient se livrer à ce travail.* » Enfin une ordonnance royale fut rendue, et l'exploitation accordée pour dix ans et plus, selon la volonté. Les mines de cuivre du district de Santiago furent donc ouvertes pour le compte de l'État, jusqu'à ce qu'on en fît cession par contrat à des particuliers.

Les travaux d'exploitation minière n'occupèrent pas cependant toutes les populations de l'île, et, dans les districts agricoles, les colons se livrèrent à l'élève des bestiaux, à la culture du tabac et à la multiplication des abeilles apportées des Florides. La cire et le tabac, devenus bientôt des objets d'échange plus importants que les cuirs et les produits des mines, dont l'exploitation était fort coûteuse, cédèrent le pas à leur tour à la canne à sucre, et plus tard au cafier. Mais nous observerons à cet égard que, pendant les deux premiers siècles de la colonisation européenne, la culture des plantes dont les produits font aujourd'hui la base du commerce colonial, ne fit pas de grands progrès; quelques rares espaces étaient réservés dans les propriétés rurales pour l'indigo, le coton, le tabac et la canne, dont les plantations ne se montraient qu'isolément et de loin en loin. Les végétaux alimentaires, tels que le bananier, la yuca, le maïs, occupaient de préférence tous les soins des colons. C'étaient ceux qu'ils avaient trouvés dans le pays et qui servaient

à la nourriture des indigènes; ils les acceptèrent donc comme une ressource sur laquelle ils pouvaient compter, et y ajoutèrent celle qu'ils devaient retirer des nombreux troupeaux de bêtes à cornes dont ils peuplèrent les vastes savanes de Cuba. Ils s'empressèrent peu d'abord de verser dans le commerce ces précieuses productions, connues depuis dans le monde sous le nom de *denrées coloniales*, et n'exportèrent guère, jusqu'au XVIII[e] siècle, que des cuirs, de la cire et du tabac.

La fondation des villes principales et les premières exploitations minières et agricoles furent suivies de l'organisation du gouvernement, de l'administration et des institutions civiles, dont les conquérants avaient jeté les bases. Ce fut la seconde époque de l'existence coloniale de Cuba, qui embrasse tout le laps de temps compris depuis le milieu du XVI[e] siècle jusque vers la fin du XVIII[e]. Les progrès de la population, de l'agriculture et du commerce ne répondirent pas, durant cette longue période, à ce qu'on aurait dû attendre d'une contrée aussi favorisée par la nature. Les produits peu importants de Cuba ne pouvaient offrir assez de ressource au commerce extérieur, contrarié du reste dans son principe par le système vicieux du monopole. Cette île ne fut d'abord qu'un point militaire, un poste avancé où s'organisèrent les expéditions destinées à de nouvelles conquêtes. Toute la sollicitude de la métropole se tourna vers ses immenses possessions continentales; elle oublia une colonie qui devait un jour remplacer toutes les autres: aussi la sécurité des habitants fut-elle souvent compromise par les excursions des flibustiers qui répandirent la terreur et la désolation sur les côtes de l'île et jusque dans les districts

de l'intérieur. Déjà, en 1530, la Havane avait été saccagée par des corsaires français. En 1556, Fray Diego Sarmiento, cet évêque de Cuba qui prenait tant d'intérêt à l'avenir du pays, rendait compte au roi des différentes attaques et invasions de ces audacieux forbans de la mer des Antilles; il citait, entre autres, la prise de Santiago, en 1554, par 250 Basques du duché de Guienne, qui avaient mis rançon sur la ville pour la somme de 50,000 ducats, après l'avoir occupée pendant trente-six jours; il parlait du pillage de la ville de Bayamo, de la prise de la Havane en 1555, et de l'incendie et du sac de cette ville. « Rien n'a été » respecté, disait-il; les Turcs n'auraient pas fait pire. » Les malheurs qu'a éprouvés cette colonie, dans ces » derniers temps, l'entraîneront à sa ruine. Le manque » absolu de vin a empêché de célébrer la sainte messe. » L'île est tellement appauvrie, qu'à l'arrivée de la » flotte une vare de grosse toile a valu un castellano, » une feuille de papier un réal. En général, les mar» chandises d'Espagne et même les denrées du pays » sont à des prix exorbitants. Personne ne veut plus » rester ici, et le petit nombre d'Espagnols qui y sont » encore aurait suivi l'émigration, s'ils avaient pu ven» dre seulement ce qu'ils possèdent aux deux tiers de » sa valeur. »

Cet abandon, dans lequel la métropole laissait l'île de Cuba, dura près de deux siècles. Nous n'examinerons pas maintenant quelles furent les causes qui amenèrent des temps plus prospères; nous avons voulu, par cette esquisse de l'état du pays à l'époque de sa découverte, et pendant la première période de la colonisation, combler une lacune qui nous avait souvent frappé à la lecture des différents ouvrages publiés sur

une île bien connue du reste sous tous les autres rapports. Nous serons satisfait si les renseignements que nous venons de donner, sur l'histoire primitive de Cuba, donnent lieu à des recherches plus étendues.

DEUXIÈME PARTIE.

Revue statistique, mouvement commercial, industrie agricole, économie rurale et vice du système adopté; examen comparatif de l'accroissement de la population dans les trois classes qui la distinguent; considération sur les esclaves, situation du pays, prospérité coloniale.

Cependant une colonie qui réunissait tous les éléments capables de développer d'immenses richesses ne pouvait manquer d'attirer l'attention et d'exciter même l'envie des nations européennes. L'Angleterre, surtout, dans son ambition dominatrice, attachait un grand prix à la possession de la Havane, qui, par sa position sur la côte la plus rapprochée de la Floride, commande l'entrée du golfe du Mexique. C'est au débouquement du vieux canal de Bahama, comme l'a fait remarquer M. de Humboldt, que se croisent plusieurs grandes routes du commerce des peuples : c'est là qu'est situé un des plus beaux ports du monde, fortifié à la fois par la nature et par l'art; les flottes qui en sortent peuvent défendre l'entrée de la Méditerranée mexicaine et menacer les deux côtes opposées. Aussi les prétentions de la Grande-Bretagne se montrèrent-elles ouvertement, lorsqu'en 1762, elle vint brusquement attaquer l'île de Cuba, et s'établir dans la ville qu'elle convoitait. Cette invasion inattendue, qui mit la Havane pendant deux ans au pouvoir des Anglais,

eut pour résultat de fixer les regards du gouvernement espagnol sur une colonie jusqu'alors délaissée. Ce fut à partir de cette époque que se manifesta un grand mouvement de progrès. La construction de nouvelles fortifications mit tout-à-coup en circulation une quantité énorme de numéraire ; plus de 14 millions de piastres furent dépensés pour un des premiers points de défense. L'accroissement de la production, la nécessité de la favoriser comme base de la richesse, dictèrent à une administration, devenue meilleure et plus prévoyante, toutes les mesures que réclamaient les besoins du pays. La liberté du commerce avec tous les ports péninsulaires et la protection accordée aux cultures, furent les réformes qui signalèrent la fin de cette grande période. Mais à ces améliorations, qui influèrent notablement sur la prospérité de Cuba, vinrent s'unir d'autres circonstances favorables. Nous citerons d'abord la libre introduction des nègres, qui fournit aux planteurs un secours de bras nécessaire, ensuite l'arrivée des réfugiés de Saint-Domingue, qui imprima un grand développement aux plantations de café et à l'industrie sucrière ; enfin la hausse de prix des denrées coloniales pendant les longues guerres de la république et de l'empire.

« Ainsi, dit M. de la Sagra, se prépara la grande réaction qui devait dévoiler au monde les forces productives du sol cubanien. Les efforts des intérêts privés, les progrès des lumières, le contre-coup des événements extérieurs, qui tournèrent à l'avantage du pays, furent des éléments d'excitation qui ouvrirent toutes les sources de la prospérité publique et l'élevèrent au plus haut degré de fortune. »

La troisième époque de l'existence coloniale de Cuba

a donc commencé dès l'instant où le pays, entrant franchement dans la voie des progrès, a marché avec le siècle pour retirer les grands résultats de ses améliorations. Cette période appartient, comme on le voit, au présent et à l'avenir. Les riches productions de Cuba forment aujourd'hui la base de ce commerce extérieur qu'une politique mesquine chercha en vain, pendant près de trois siècles, à arrêter dans son développement par d'absurdes restrictions. Mais l'abondance de ces produits rompit les digues du monopole, et les denrées coloniales de Cuba se répandirent sur tous les marchés du monde commerçant, et donnèrent lieu à un échange d'articles nécessaires à la consommation intérieure et profitables aux revenus publics. Ce développement de la production du sol, et de sa consommation par l'Europe, a accéléré la révolution économique qui s'est opérée, en motivant de nouvelles réformes administratives et différentes concessions commerciales, à mesure que la métropole cédait à l'empire des nécessités. A partir du jour, en effet, où la liberté du commerce fut proclamée à Cuba, tous les éléments de la richesse et de la prospérité ont suivi une progression ascendante des plus rapides. D'après les résultats statistiques si habilement exposés par M. Ramon de la Sagra, l'île possède aujourd'hui un capital agricole de 3,190,000,000 de fr., qui donne annuellement 525 millions de produits. Les importations du commerce maritime s'élèvent, en général, à 25,941,784 piastres fortes, et ses exportations à 24,700,190, ce qui suppose un mouvement commercial de 265,870,363 fr. Cet échange mutuel donne au trésor plus de 35 millions de fr., qui constituent la partie principale d'une somme de 25 millions de recette générale, avec lesquels une administra-

tion bien entendue fait face non seulement à toutes lès dépenses locales, mais peut encore mettre de côté 20 millions destinés à couvrir les exigences qui lui sont imposées, et les fréquentes demandes de la métropole.

Malheureusement, l'examen attentif des moyens qui ont amené cet état prospère, dévoile des vices radicaux que les préoccupations et les erreurs de l'époque ont développés avec les germes mêmes du progrès. Ainsi, le système d'économie rurale suivi dans l'île de Cuba porte avec lui, de même que dans les autres Antilles, de funestes conséquences. Les énormes bénéfices qu'on a retirés, à diverses époques, de la culture des plantes dont les produits sont exportés, ont fait négliger celle des végétaux alimentaires. On a multiplié les sucreries et les cafeteries, comme si la colonie devait seule fournir au monde tout le sucre et le café qu'il consomme. L'île possède aujourd'hui plus de 1,200 sucreries; les cafeteries, qui n'étaient qu'au nombre de 60 au commencement de ce siècle, dans les districts occidentaux, ont pris un tel accroissement, qu'en 1817 on en comptait déjà 779; maintenant il en existe plus de 1,800 dans les trois grands départements qui forment la division territoriale. La métropole des Antilles semble avoir oublié que c'est par le commerce intérieur et la consommation locale que l'industrie agricole, base de la richesse du sol, peut étendre ses progrès, et cette grande terre, que la nature a si largement dotée et qui pourrait nourrir plusieurs millions d'habitants, s'est vue forcée de tirer du dehors la majeure partie de la subsistance de ses colons. La consommation des classes aisées en vins, liqueurs et farines, s'est élevée à une dépense annuelle de plus de 18 millions de francs; la valeur des introductions en

viande salée, en riz et légumes secs, atteint aujourd'hui un chiffre à peu près égal; celle du lard, du beurre et du fromage, est estimée à près de 2 millions de fr., et la morue, qui compose, avec le *tasajo* ou viande salée, la nourriture habituelle des esclaves, entre pour la valeur de plus de 5 millions de francs dans le tableau de cette énorme consommation. On estime à 16,000 barriques et à 17,000 barils les vins introduits par le seul port de la Havane; les eaux-de-vie d'Espagne et de Hollande s'élèvent à 6,000 barils, les farines des États-Unis à plus de 114,000, le riz de la Caroline à 350,000 arobes de 25 livres chacune, et la viande salée des provinces de la Plata et du Brésil dépasse 465,000 arobes. On peut, par cet aperçu des importations en comestibles et en boissons, se faire une idée des conditions de l'économie rurale dans une des principales colonies à sucre et à esclaves. Sur le sol le plus fécond que la nature puisse offrir à la nourriture de l'homme, les populations manqueraient de subsistance, si la liberté et l'activité du commerce extérieur ne leur venaient en aide. Mais les temps ne sont pas bien éloignés peut-être où une révolution agricole doit s'opérer pour changer ces mauvaises conditions dans la balance des produits du sol. Les destinées futures de l'île de Cuba dépendent des mesures de prévoyance qui seront adoptées. Déjà les capitaux, que le commerce verse entre les mains des cultivateurs, et les progrès de l'industrie coloniale, préparent les changements qui doivent faire prévaloir un meilleur système.

Avec l'accroissement de la population et l'extension des relations commerciales la production de la canne à sucre s'est élevée, dans ces derniers temps, à plus

de 14,563,850 arobes, dont 12 à 13 millions sont exportés, et le reste consommé dans l'île, sans compter 40,500 arobes de *raspadura* ou sucre de dépôt. Cuba exporte en outre près de 4,400,000 arobes de mélasse, et de 10 à 11,000 pipes de tafia de 500 litres la pièce.

La production en café est évaluée à 2,800,000 arobes, dont plus de 2 millions s'écoule au dehors.

Depuis que la culture du tabac a été rendue libre, Cuba a vu s'accroître pour elle une des branches de commerce des plus lucratives. L'exportation du tabac en feuilles est de plus de 4,300,000 arobes; celle du tabac en cigares, si renommé dans toute l'Europe, et dont la consommation est poussée à l'excès par les habitants de Cuba, peut être évaluée à 900,000 arobes.

En 1827, la récolte de la cire fut de 63,000 arobes, dont on exporta 22,400. Le produit du maïs dépassa 1,600,000 fanègues, qui représentaient une valeur de 3,200,000 piastres fortes, et pourtant, malgré cette énorme production, sur une superficie de 3,497 lieues carrées de 20 au degré, il n'y en a encore que 288 en culture; le reste se compose de 74 lieues carrées de pâturages naturels et de forêts vierges, et de 3,135 de terres incultes, dans lesquelles il faut comprendre les grandes fermes d'élèves d'animaux, l'espace occupé par les montagnes, les lacs, les rivières, les marécages, les chemins et l'emplacement des villes et des villages.

Les conditions dans lesquelles se trouve le pays sous le rapport de la population, considérée dans les proportions de chiffre que présentent les trois classes qui le distinguent, donnent lieu aussi à de graves réflexions,

et mettent à jour un des plus grands vices de l'organisation sociale de l'île de Cuba.

On peut aujourd'hui, d'après divers recensements officiels, juger de la marche ascendante de la population et des proportions d'accroissement qu'elle a offerts progressivement, depuis 1774, dans ses trois catégories, savoir, la classe blanche, celle de couleur libre, et là classe esclave. Cette dernière s'est plus accrue proportionnellement à la classe blanche, malgré la supériorité relative de celle-ci. Celle de couleur a aussi présenté une augmentation notable, dans les mêmes rapports comparatifs, depuis 1792. Dans les cinquante-trois années qui se sont écoulées, à partir de la première époque jusqu'en 1827, la population générale s'est accrue de 523,867 individus, et le terme moyen de l'augmentation annuelle a été de 5,8 p. 100 sur le mouvement progressif, à partir de 1774.

Le recensement de 1841 porte la population générale à 1,045,624 habitants, en comprenant dans ce total 38,000 âmes de population flottante. 418,2..1 individus de race blanche, 152,838 de race libre de couleur (mulâtres ou nègres), et 436,495 esclaves (nègres ou mulâtres), forment la population permanente. En comparant ces chiffres avec ceux du dénombrement de 1827, on trouve que dans les quatorze années écoulées depuis cette dernière époque, il y a eu une augmentation annuelle de 3 p. 100 sur l'ensemble de la population. La proportion dans laquelle chaque race a augmenté a été de 34,5 dans les quatorze années, ou de 2,5 p. 100 par an pour la race blanche, de 43,5 ou 3,1 p. 100 pour les gens libres de couleur, et de 52,0 ou 3,5 p. 100 pour les esclaves.

Cette population, qui a déjà dépassé le chiffre de

celle des plus grands États de l'Amérique du Sud, le Brésil excepté, se trouve répartie dans 22 villes, 108 villages, 96 hameaux, ou disséminée sur les propriétés rurales des trois grands départements de l'orient, de l'occident et du centre. 360,170 âmes forment la population urbaine, et 647,454 la population rurale. Les villes les plus populeuses sont la Havane, capitale de l'île, qui compte aujourd'hui 137,496 habitants; Santiago de Cuba et Puerto-Principe, qui réunissent chacune une population de plus de 24,000 âmes; Matanzas, Bayamo, Horcon, Regla, Guanabacoa et Villa Clara sont de petites villes du troisième ordre.

D'après les données fournies par le dernier recensement, on trouve que la proportion des jeunes gens au-dessous de quinze ans, fruit de la génération moderne, a présenté un chiffre peu satisfaisant dans la classe des esclaves depuis 1827, tandis que le nombre des adultes s'est accru d'une manière extraordinaire. M. Ramon de la Sagra a déduit de divers calculs que, sur le total de 436,495 esclaves, il devait s'en trouver 179,957 au-dessus, et 256,538 au-dessous de l'âge de quinze ans, si, dans cette classe, la proportion, par catégorie d'âge, avait suivi la même loi que dans celle des blancs; et pourtant le recensement de 1841 ne donne que 98,998 esclaves au-dessous de quinze ans, et 337,497 au-dessus. Ainsi, l'augmentation de 80,959 individus adultes, dans l'espace de quatorze années, ne peut provenir que de l'introduction clandestine qui a continué d'avoir lieu aux dépens de la sécurité du pays, introduction funeste qui trouble, par l'énorme disproportion entre les sexes, les lois conservatrices du genre humain. En effet, les conditions différentes dans lesquelles la législation coloniale a placé

deux races que tient éloignées une inégalité de droits monstrueuse, exercent sur la population servile une contrainte dont les résultats se montrent clairement. Il a fallu continuer un commerce odieux et réprouvé par toutes les nations civilisées, pour remplacer le déficit des produits de la génération; car, dans les conditions où vivent aux Antilles ces pauvres négresses qu'on abrutit par le travail forcé, leur fécondité est moindre que celle des femmes blanches, et ce fait peut expliquer la diminution successive observée chez la population esclave des colonies, sans avoir recours même à la disproportion qui existe dans cette classe entre les deux sexes. La mortalité relative qu'offrent les naissances, qui ne sont pas en nombre suffisant pour maintenir l'équilibre, et beaucoup moins encore pour produire un acroissement par la génération, est cause de cette influence fatale de l'esclavage sur l'existence d'une race qui semblait devoir trouver sous le ciel des tropiques et au sein d'une société améliorée par la civilisation, toutes les conditions désirables pour se multiplier d'une manière progressive; et cependant, sans la traite, cette race aurait déjà disparu du sol cubanéen. Des améliorations dans la condition des esclaves pourront seules déterminer le renouvellement naturel et constant de cette classe malheureuse et balancer la diminution occasionnée par la suppression de la traite.

Il est curieux d'étudier la marche qu'a suivie l'accroissement de la population d'origine africaine depuis son introduction dans l'île de Cuba. La diminution des Indiens, la nature des travaux qu'on entreprit dans les mines après la conquête, et l'opposition des rois d'Espagne à permettre qu'on fît des esclaves dans

les terres nouvellement découvertes, obligèrent à recourir à l'introduction des noirs, qui, par leur force et leur vigueur, étaient reconnus très supérieurs aux indigènes. Déjà, en 1532, la population africaine s'élevait à 500 individus. Les premiers noirs qu'on débarqua ne venaient pas d'Afrique, mais d'Espagne, et arrivaient instruits dans la religion chrétienne, du moins est-il question de cette circonstance dans les anciennes cédules royales. Ces esclaves étaient tous du sexe masculin, et pour ces pauvres nègres, qu'on considérait alors comme des créatures inférieures, les négresses étaient du fruit défendu. Un préjugé fondé sur des scrupules religieux, et qui dura jusque vers la fin du XVIII[e] siècle, s'opposait à l'introduction des négresses, dont le prix était généralement d'un tiers au-dessus du prix des noirs. On forçait ces malheureux au célibat sous prétexte d'éviter le désordre des mœurs. Les jésuites, qui ont toujours très bien compris leurs intérêts, et les moines bethlémites, à leur exemple, furent les premiers qui souffrirent des négresses sur leurs plantations. Plus tard, l'administration de l'île, voulant rendre la population servile plus indépendante des variations de la traite, força les propriétaires qui n'avaient pas un tiers de négresses parmi leurs esclaves à payer une taxe (1). Toutefois, aujourd'hui encore, le rapport numérique des nègres aux négresses ne peut être évalué à plus de 4 à 1 dans beaucoup de districts de l'île. On a estimé à 300,000 le minimum des esclaves importés à Cuba depuis la première introduction jusqu'en 1817. Le trafic des noirs fut entièrement prohibé en 1820 par le traité passé entre l'Angleterre et le roi d'Espagne, qui exigea une somme de 400,000 livres sterling, comme compensation des

(1) Voy. Humboldt, *Essai politique sur l'île de Cuba.*

dommages qui devaient résulter à ses colonies de la cessation de ce commerce barbare. Mais la traite augmenta en raison des énormes bénéfices qu'offrait la vente des esclaves, dont le prix s'était considérablement accru par l'effet de la prohibition, et l'introduction clandestine s'est élevée au moins à 12,000 nègres par an depuis cette époque, ce qui donne un résultat total de 1,000,000 d'individus transportés d'Afrique à Cuba, depuis la conquête jusqu'à nos jours.

« Des deux populations exotiques qui habitent actuellement l'île de Cuba, la race noire (observe M. de la Sagra) représente tous les attributs de matérialité qui constituent les machines, et la race blanche le capital et l'intelligence qui tirent parti de cet élément. La première, par les renforts successifs qu'elle a continué de recevoir du dehors, s'est plus augmentée que la seconde, et pourrait aujourd'hui commander par la force comme elle domine par les produits de son travail. » Cette considération du savant économiste expose à nu les circonstances critiques dans lesquelles s'est placé un pays dont la population libre se trouverait terriblement compromise, si la population esclave, secondée par la masse qui a cessé de l'être, et dont l'esprit est malheureusement bien connu, se levait tout-à-coup pour secouer le joug et réclamer ses droits. Les 16,000 hommes de force militaire permanente, dans lesquels se trouvent compris six bataillons de gens de couleur, suffiraient-ils pour l'arrêter ? Nous nous abstiendrons à cet égard de toute réflexion; l'histoire de Saint-Domingue est là pour répondre et servir de leçon. Espérons, avec M. de Humboldt, que « la crainte du danger, qui arrache chaque jour des concessions réclamées par les principes éternels de la justice et de l'huma-

nité, engagera les hommes bien pensants à se tenir en garde contre cette funeste sécurité qui s'oppose avec dédain à toute amélioration dans l'état de la classe servile, et qu'on cherchera tous les moyens conciliateurs pour arriver progressivement au grand acte de l'émancipation (1). »

D'après l'exposé que nous avons fait plus haut des produits et des ressources de l'île de Cuba, on a pu apprécier l'état florissant de cette importante colonie. La prophétie de l'abbé Raynal s'est complétement vérifiée : « *Cuba pourra valoir à elle seule un royaume.* » Depuis que ces mots ont été écrits, l'Espagne a perdu ses vastes possessions de l'Amérique continentale, et Cuba, qu'elle a conservée, lui rapporte autant aujourd'hui qu'une de ses anciennes vice-royautés. L'île que Christophe Colomb avait prise pour la riche Cipango, ce beau fleuron de la couronne de Castille qui remplace en partie les trésors du Mexique et du Pérou, la reine des Antilles, en un mot, après avoir souffert avec la mère-patrie toutes les vicissitudes du temps, l'avoir aidée et secourue dans ses disgrâces, se glorifie toujours de s'appeler *la Siempre fiel isla de Cuba.* Devenue un des grands centres du monde commerçant, ses relations se sont étendues dans tous les marchés du globe; les produits des manufactures d'Europe, qu'elle reçoit maintenant en échange de ses denrées, dépassent ses propres besoins, et le surplus est exporté et revendu à la Vera-Cruz, à Porto-Rico, à la Guayra et à Carthagène. Tous les pavillons flottent dans ses ports; chaque année près de 2,000 bâtiments étrangers y abordent; les États-Unis lui en expédient au moins

(1) *Essai politique sur l'île de Cuba.*

1,100 ; l'Espagne, à peu près 300 ; l'Angleterre, près de 200, et la France environ 80. Une fois lancée dans la voie du progrès, Cuba a porté ses améliorations au niveau de sa fortune, et de grandes entreprises ont été exécutées. Le chemin de fer qui a été construit de la Havane à la ville de los Guines va se rattacher maintenant à plusieurs autres qui facilitent les communications entre la capitale et les villages agricoles de San Antonio, d'Artemisa, de Puerto de la Guira, à l'occident, Nueva Paz et Sabanilla, à l'orient, puis avec Mariel, sur la côte septentrionale, et les mouillages de Guanimar et de Batabano, sur celle du sud. Une autre voie, exécutée aux frais de la compagnie de Matanzas, relie ce port avec les chemins précédents, et continue les communications jusqu'au port de Cardenas. Villa-Clara, le port de Saga la Grande, sur le littoral du nord, et celui de Saga, qui lui est opposé, auront aussi leur ligne. La construction d'un chemin de fer, qui part de la ville de Puerto-Principe et va aboutir au vaste port de Nuevitas, devait s'achever cette année. D'autres voies ou embranchements moins étendus se projettent et s'exécutent, de Trinidad au port de Casilda, et de Santiago de Cuba aux mines de cuivre, etc. L'exemple et le voisinage des États-Unis a été profitable, et l'activité industrielle, secondée par les ressources du commerce, n'a pas tardé à se mettre à l'œuvre. Des lignes de bateaux à vapeur se sont établies pour la communication régulière de la Havane aux autres ports de la côte septentrionale, et de Batabano à Cuba, en touchant aux ports intermédiaires de la côte méridionale.

La Havane, comme capitale, réunit dans ses murs l'élite des commerçants, des capitalistes, des spécula-

teurs de la classe industrielle, et des hommes qui appliquent leur intelligence aux progrès des lumières et de la civilisation. Cette ville possède des institutions que le patriotisme de ses habitants a su mettre en harmonie avec l'esprit du siècle et les besoins de la société. Ce sont des hôpitaux bien administrés et des établissements de bienfaisance, une société d'encouragement dite *Société patriotique des amis du pays*, des écoles gratuites de dessin et de peinture, d'autres de mathématiques et de nautique, une université avec chaires de théologie, de jurisprudence, de médecine et de pharmacie, des cours publics de haut enseignement, tels que ceux d'anatomie comparée et de botanique agricole. Le nouveau jardin botanique que l'on projette, devant servir à la fois de pépinière et de ferme d'acclimatation, sera une des créations les plus utiles. On trouve à la Havane tout le luxe et l'urbanité des villes européennes du premier ordre; les habitudes et les aisances de la vie y sont les mêmes qu'à Cadix. La Havane est aujourd'hui un port de transit pour la côte ferme, le Mexique et l'Amérique centrale. Porto-Rico, les Lucayes, l'île de Pinos et plusieurs autres petites îles dépendantes de Cuba y viennent déposer leurs produits, et c'est à la Havane aussi qu'elles accourent pour se pourvoir de ce qui leur manque. — Parmi les édifices publics qui ornent la capitale de Cuba, il en est deux qui réveillent de grands souvenirs: la cathédrale d'abord, où furent déposés, en 1796, les cendres de Christophe Colomb, après leur translation de Santo Domingo d'Haïti; ensuite une petite pyramide bien modeste, que don Francisco Cagigal, capitaine-général de l'île en 1754, fit élever à la place qu'occupait jadis l'énorme ceiba (Eriodendrum anfractuosum),

où Diego Velasquez avait fait dire la première messe. Trois jeunes ceibas furent apportés de l'intérieur, en 1828, pour être plantés autour de ce monument. On construisit une petite chapelle auprès de la pyramide, et l'évêque de Cuba inaugura en ces termes le nouvel édifice que la cité reconnaissante consacrait à la mémoire de son fondateur : « Il y a trois » cent neuf ans, dit le prélat, que nos ancêtres élevè- » rent dans ce même endroit un autel rustique dédié » à un Dieu de paix. Un arbre majestueux le protégeait » de son ombre. Sur un rivage inhabité et couvert » d'une végétation vigoureuse, ils jetèrent les premiers » fondements d'une ville aujourd'hui riche et floris- » sante. Aux actions de grâces du prêtre ne répondirent » alors que les acclamations d'une poignée de guer- » riers et les cris des hordes sauvages. On n'apercevait de » toutes parts que des bois épais remplis d'arbres et de » plantes inconnues ; mais après trois siècles, les nom- » breux descendants de ces héros chrétiens se réunis- » sent autour de l'arbre régénéré pour se prosterner » devant le même autel et célébrer le même sacrifice. »

